

Goldie

Alexandre Viger

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. Je suis peut-être victime d'une farce. Mais après dix ans, quand même. Les idiots que nous étions ont mûrit. Personne ne blaguait avec cette histoire. Nous labourions le passé autour de barbecues sur une terre semée de rumeurs accumulées, de potins des quartiers ou de souvenirs douloureux. C'était comme battre et rebattre un jeu de cartes pour tester l'immuabilité de cette suite aux pièces manquantes. Longtemps des anecdotes nous échappaient ou nous parvenaient des années plus tard, venant, après nos calculs, bousculer l'équation à l'inconnu introuvable et à la variable définitive. Ces années m'ont fait réaliser que la passion transcende les dimensions. Ce ressenti s'est décuplé depuis le naufrage de cet imprévu.

Ces réunions estivales s'arrêtèrent lorsque le temps le décida. Alors nous pensions ensembles, loin de nous. Cet extrait de notre histoire réécrite, la sienne, condensé et personnelle, se moque des frontières de l'âme. Si vous en êtes arrivé à la lire, c'est qu'il y a une raison.

J'ignore quand elle a commencé. J'ai la sensation qu'elle nous attendait pour émerger des entrailles de la ville. Pour moi, elle a débuté en septembre 1997. Je venais de fêter mes seize ans. Nous allions rentrer en deuxième année de lycée ma bande et moi, encore rêveur des douceurs de l'été, quand je la vis. Nous aurions pu la nommer *Summer*, mais ses parents l'avaient appelé Goldie. Et c'était aussi Goldie quand nous osions rêver d'elle. La petite Goldie Callaghan. Comme tant de fois

raconté, je fut le premier atteint.

Cette ville. Vous ne pouvez vous sevrer d'une pareil mélancolie au risque de dépérir. J'ignore comment j'ai gardé la raison, si je l'ai toujours. À l'époque j'habitais un quartier vallonné des lotissements. Un quadrillage de maisons qui descendait au sud. Mes jumelles et moi sondions le bas du voisinage lorsque, par un soir de mai, trois coups de feu dans la maison à problèmes foudroyèrent le quartier. J'ai surveillé le jardin du drame. C'était pas jolie. Quatre mois après le double homicide, un mois avant la rentrée, ma famille et moi apprenions du boucher, un cousin du maire, qu'une famille allait emménager la maison à problèmes.

Je suis né ici. Je me souviens avoir vu défiler trois familles. Trois familles à l'histoire musclée et au sort morbide. Quatre décès, trois suicides, deux hommes incarcérés, et un en psychiatrie. J'évite les superstitions et pourtant je crois avoir frôlé l'étrange. Croyez-le ou non, ces familles ne tenaient jamais plus et jamais moins de trois ans. D'où venait le problème ? En tout cas, on m'apprenait qu'une quatrième à considérer, originaire de l'État de Californie, allait s'installer. Les Callaghan. À ce moment là, j'ignorais que dans celle-ci se trouvait la fille d'une génération.

Je vous raconte cette histoire vraie depuis un siège du métro 975 accessible tous les vendredi à 22h45 précise depuis la salle administrative d'une branche gouvernementale tenue secrète six pieds sous Paris. J'ai listé les instructions de la lettre qui me conduiront au point d'arrivée intitulé : « Là-Où-Tu-Ne-Me-Trouveras-Pas ». Les services retrouveront le post-it dans ma boîte aux lettres s'il m'arrive quelque chose, en espérant me retrouver là où on ne me trouvera pas. Mon corps du moins, pour percer une disparition de plus parmi les non résolues. Je serai fier d'être *Le Petit Poucet* de mon affaire en éclaircissant le crime d'une ville.

Le relâchement des passagers me déstabilise contenu des étapes que j'ai accompli pour trouver ce métro venu d'ailleurs. J'ai bousculé un jeune homme d'une vingtaine d'années en prenant place. Il me rappelle quelqu'un. Sur le côté gauche de la rame, en face de moi, il est, avec ses amis, d'une rassurante normalité, vestimentairement parlant je veux dire. Mais quand il se retire de la conversation, il me surveille. Quand ce n'est pas sur moi qu'il s'attarde c'est sur le bandana que je caresse des doigts. Ou bien, c'est la lettre dont je vous ai parlé qui l'intéresse.

Le détail non moins réjouissant qui m'a dérangé c'est non pas l'absence de timbre,

mais le tampon : « Brûlez l'enveloppe après ouverture ». Je décide de la ranger. Je reprends.

Goldie Callaghan avait renversé l'ordre établi du lycée. Une chimère invouable. Personne ne la connaissait mais nombre des garçons étaient devenu son cousin ou l'ami d'un ex le temps de *dealer* son numéro. Je m'en souviens. Nous avons beaucoup rit. Deux de mes amis s'étaient retrouvés avec un numéro différent. J'en rigole moins. C'était la première fois qu'une fille était devenue en l'espace d'une semaine les prémices d'un produit de consommation.

En négligeant les rumeurs infondées contées dans les vestiaires que nous avalions en période creuse, je m'estime être l'homme le plus chanceux des anciens. Pendant trois années j'ai compté avec elle et résolu les identités remarquables, foulé les merveilles du monde et percé les conflits géopolitiques qui ont façonnés notre société. J'ai si longuement savouré le fruit délicieux de cette procréation qu'il m'a laissé son noyau de nostalgie dans la gorge.

J'avais deux semaines pour me rincer l'œil avant d'enfermer mon égoïsme. Bien sûr, j'ai fait profiter les copains. Un teint qui sentait la Californie depuis ma chambre ; une chevelure crépusculaire coiffée d'un bandana rouge ; un minois rêveur ; des lèvres d'un rose naturel ; des joues rebondies creusées par deux charmantes fossettes lorsqu'elle souriait. Ce qui fut le contraire pendant sa première année parmi nous.

L'une des plus difficiles. Une concurrence rude et une innocence aussi indomptable qu'une forteresse. En décembre, le *Coqtdien* rapporta un drame qui toucha les familles du pays. Une fusillade orchestrée par un élève de notre lycée emporta quatre adolescents dont un de mes amis de quatrième année. Le tueur se suicida d'une cartouche dans la bouche. Ce fut autant une année de test pour tout le monde que pour Goldie. Quelque mois après, pendant que nous explorions les horreurs des tranchés avec Goldie en médecin auxiliaire, elle apprenait qu'elle était devenue fille unique. Son frère de six ans s'était noyé lors d'une sortie scolaire. Nous la soutenions du cœur tandis qu'on s'ennuyait d'elle. Nous la retrouvâmes aussi imperturbable qu'à notre première rencontre. Était-ce l'étincelle qui venait d'embraser une traînée de poudre longue de trois ans ? Vous vous en doutez.

Notre deuxième année fut la plus sereine. Les mêmes cours, une rangée sur le

côté, une place derrière. C'était nécessaire pour contempler une joue et un morceau de sa cuisse lors de la saison des jupes à fleurs, ou les deux lorsqu'elle les croisait. Je me nourrissais de son odeur soutenue de courants d'air. Elle devait sentir le poids de nos regards. Rarement elle s'est retournée. Cette année m'avait permis de la saisir un peu mieux, sans jamais la percer toutefois. Je me souviens de chaque matin où les copains et moi l'attendions devant son casier. Le numéro huit-cent-soixante-huit. Un hasard doux et lisse. Un mémorial inviolé qui hante encore les couloirs d'après les dires des nouveaux. Aux matins ensoleillés, nous nous posions sur le muret qui longeait l'entrée du lycée où nous discussions musique et sport. Nous la regardions passer avec les filles que l'ont sentait jalouses. Une bande de pacifistes qui patientait sa venue ou qui s'amusait du prochain courageux se rompre sous la falaise. Nous finîmes par l'imaginer lesbienne. Jusqu'à ce que la première audacieuse s'y fracasse. Nous provoquons la chance pour être spectateurs des rumeurs. Nous vivions un moment grandiose.

Nous avons résisté jusqu'à notre dernière année. Un sprint sur un câble tendue en haut d'un précipice. Elle fut intense. La moindre faiblesse était éliminatoire. Après deux ans et le départ de sa principale amie, Goldie commençait à s'ouvrir. J'étais convaincu qu'elle resterait pour son diplôme. Je redoutais néanmoins le déménagement chaque matin. Avant que l'été nous colore, Goldie enjolivait son jardin après les disputes que j'entendais depuis ma chambre. La colère la vivifiait. Son désir d'évasion me touchait. Nous nous étions promis de faire notre possible pour que l'un de nous finisse l'année avec Goldie. Un délai d'un an. Devenir acteur. Alors, je m'efforçais de m'associer avec elle pour les exposés. J'avais prit en confiance.

La bibliothèque, notre intimité. Une heure quotidienne où nous échangeons ce qu'elle voulait bien formuler avec son accent. De l'air tiède bien souvent. Je crois qu'elle appréciait ma compagnie pour cela. Nous pensions beaucoup. Tout ce travail m'avait, je pense, permis d'obtenir mon ticket dans la même tente qu'elle à la soirée montagnarde près de « la plage ». J'ai oublié comment je me suis dépatouillé. Je me souviens de tout ce qu'il s'est passé à l'intérieur. Il ne s'est rien passé et c'était magnifique. Nous avons dormit l'un contre l'autre, mon bras enlaçant son nombril. Je crois avoir tenté quelque chose si j'en traduit son geste de refus qui glissait de son

débardeur. Elle devait sentir son effet sur moi. Plutôt que réagir, elle a materné ma grisaille. Je me savais sur la *borderline*. Nous partagions cet instant intemporelle dans une tente qui n'était pas la notre, elle pouvait m'abandonner sur un silence que je gôberais. Je me suis endormis le nez dans sa nuque, ma main contre son abdomen. Je respirai avec elle. Je caressai du pouce le relief de ses griffures linéaires. C'était ma manière de lui communiquer mon soutien, peu importe ce qui avait écorché son épiderme tout chaud ou marqué son dos. La chance m'élevait. Nous nous sommes réveillés ensemble et avons rejoins notre quartier. Vous auriez dû voir leur tête lorsque je suis sorti derrière Goldie. Une jubilation intérieur. Une avalanche de questions.

Plus tard, elle m'invitait chez elle après les cours. Pour être honnête, des serpents tombaient du plafond de la bibliothèque. Je suppliais pour que ça dure. Après une semaine consécutive chez moi, j'ai insisté pour que nous travaillions chez elle. En oubliant les rumeurs de queutards, je fût le premier mec du lycée à dormir avec elle et à pénétrer son espace.

C'était désordonné. Sa mère nous oublia. Goldie nous accorda quarante-cinq minutes. Suffisant pour manigancer bien des choses. Ce fut trois minutes dans sa chambre où elle m'avait demandé de descendre ses manuels, trente minutes de devoirs, et un quart d'heure de blanc intense dans son jardin où je découvris en sueur une vue imprenable sur ma fenêtre. Ça s'était déroulé de la sorte, avant qu'elle me presse de partir. Quarante-huit minutes. Trois de plus que prévu. En remontant la rue jusqu'à chez moi, j'ai croisé son père qui descendait du travail avec sa Cadillac bleue de 1980. Un guitariste classique des bars, entre autre. Le plus grave ce soir là, lorsqu'elle m'autorisa à gagner sa chambre, j'ignorais que j'aurai pu enrayer cette contagion générationnel.

Tout se joua durant le bal, trois semaines avant les examens et son retour probable en Californie. C'était plus une fête. Notre tradition. L'énorme soirée dans un gymnase à deux kilomètres de chez nous entre un bois qui marquera les esprits et un entrepôt qui en pensera les plaies.

Goldie n'était plus. Elle ne consommait jamais plus de deux verres. Elle s'était lâchée.

Après l'enterrement de ce coffre qui renfermait les reliques de chacun, une

capsule temporelle de sagesse et d'ivresse destiné à nos frères successeurs, on me demanda si je l'avais vu. J'avais pris du grade. Je nous laissais respirer pour lui sortir le grand jeu. Mais c'était trop tard.

J'ai essayé de la retrouver chez elle. Un bon tiers de nos camarades et moi-même l'avons cherché dans le skate-parc, le bois et les champs voisins. La biture de l'autre partie où le bon sens discutable de ceux qui préféraient danser plutôt que secourir une fille qui se faisait certainement retourner contre un arbre nous découragea. Cela m'aurait détruit de témoigner cette scène. Et j'ai honte d'avoir été d'abord soulagé plutôt que traumatisé d'apprendre que cette partie de jambes en l'air que je commençais à redouter était le début d'une tragédie héréditaire.

Nous pensions la retrouver devant son casier en début de semaine avec l'effervescence de l'alcool en moins. La police avait découvert son bandana rouge dans le bois et des traces de son paternel. L'aboutissement de l'échéance.

Goldie Callaghan, la petite Californienne que nous chérissons est déclarée disparue le 30 juin 2000 vers 22 heures. Heure à laquelle le dernier témoin, moi, dit l'avoir vu et parlé. À la fin de notre échange elle m'a jeté un sourire du regard comme jamais, en ondulant des doigts le colle de son débardeur qui lui collait la peau. En sortant, elle nouait, ou dénouait son bandana. Impossible de savoir. Son père était probablement la dernière personne à l'avoir vu. Le suspect majeur. Je me suis longtemps questionné sur son rôle. J'ai découvert que trop récemment son importance. Soyez pointilleux.

À dix-neuf ans elle nous abandonna dans un lycée en déclin. Les examens que nous avons hâte de terminer signaient la dissolution paresseuse des bandes d'amis et un été sans lendemain. Sa disparition prématurée avait dérobé le feu dans nos yeux. La choral de fin d'année clôturait l'hommage de celle qui n'avait rien demandé. Nous avons tous chanté. Personne ne réalisait l'ampleur du drame jusqu'à ce que chacun rentre chez lui, effondré. C'était si loin de la douleur du décès. Nous, les Terminales, étions les plus contaminés. Nos parents et nos professeurs nous soutenaient de l'inexplicable maladie à la nature irremplaçable. Elle me pince et bouillonne dans mes veines. Elle hante nos esprits et poursuit notre descendance enrôlée dans nos rêveries. Je ne lui ai jamais dit au revoir. Je veux l'imaginer me tendre la main pour m'emmener sur les plages, dans les champs de blé et les

horizons lointains du crépuscule.

J'ignore ce qu'advient le couple Callaghan. Je préfère vous protéger du dossier judiciaire confidentiel les reliant à leur fille. Quant au coffre qui aurait dû dormir un an, la police qui s'employa à le déterrer pour l'enquête exhuma les vestiges des sessions 1987 et 1994. Du vintage et du pas jolie. Si Goldie avait offert l'essence d'une relique, l'alcool et le plan volatilisé l'ont protégé de notre faim insatiable. L'ultime indice nous attend. Mais vous saurez faire sans.

Nous sommes en juin 2011 et le corps de Goldie est toujours introuvé. Elle aurait trente ans. Elle est devenue petite dans nos conversation depuis que nous avons mûrit sans elle, mais a grandi avec nous dans nos cœur. Ce dont je suis sûr c'est que l'insignifiance du détail pèse dans la balance du doute. Suffisant pour altérer la réalité, par omission notamment. Une passion dévastatrice et consentante aurait-elle pu me conduire à un traitement de trois ans pour revivre avec l'ancienne Goldie ses choix qui m'ont poussés à l'irrémissible ? Dans l'hésitation, rebattiez-vous les cartes ?

Plus j'évolue dans ce tunnel infiniment noir, plus je sens notre rencontre imminente. Mon cœur débloque. Vous ignorez le sentiment que j'éprouve de l'imaginer onduler du poignet le souvenir de mon nom sur cette lettre scellée d'un baiser.